FEMINISME.

XII

C'était, croyons-nous, M. l'Editeur, par les deux alexandrins suivants que nous terminions le chapitre XIème de notre peu sérieuse et peu intéressante étude sur le *Féminisme* :

"Qui donc—interrogeons notre cœur et notre [âme—
Si Dieu n'existait pas, aurait créé la *Femme!*"

Certes, il n'est pas nécessaire de dire que ces deux vers ne sont pas de J. B. Legouvé, le poète du *Mérite des femmes*, et comme ils sent mauvais et ridicules, notre plume en connait trop l'auteur.

Toutefois, comme ils contiennent une pensée peut-être vraie et belle, nous supposions qu'ils pourraient terminer à peu près convenablement une rapsodie à laquelle il convient de mettre fin. Car c'est une plume moins lourde et moins vulgaire, plus légère et plus gracieuse que la nôtre, ayant une délicatesse et une poésie qui nous manquent complètement, qu'il faut pour traiter un semblable sujet.

Nous admirons très sincèrement sans doute, et nous avons pour la femme un culte de dulie, un culte à tomber à genoux; mais l'admiration et la sincérité ne donnent pas le secret du style, du doux parler et de la finesse de touche qu'il importe d'avoir en matière de féminisme. L'ours, quoi qu'il fasse, sera toujours un ours, et Buffon, le naturaliste qui a beaucoup écrit sur les bêtes, n'a pas dit sans raison que le "style était l'homme" ou l'ours.

Mais si, comme le proclame un très sage proverbe, l'homme ou l'ours propose, c'est souvent autre qui dispose. Il faut très peu pour renverser votre projet ou votre propos. La plupart du temps, sinon toujours, savons-nous ce que nous faisons, et pouvons-nous bien avoir la prétention de savoir ce que nous allons faire? Car l'homme est un grand philosophe, n'est-ce pas, madame? et quand le femme se moque de lui, c'est le plus ordinairement par droit de son esprit et par devoir de sa raison.

Quoiqu'il en soit, et sans autres phrases inutiles, c'est à l'*Athénée louisianais* que nous devons le plaisir de rester une semaine ou deux de plus dans le *féminisme*, tâchant de trouver pour notre vieille plume une grâce qu'elle n'a pas habituellement. Un mot souvent inspiré.

Car l'*Athénée Louisianais*, l'autre jour, avait sa séance annuelle à la Nouvelle-Orléans, dans la salle de l'*Union française* une société amie; et la séance annuelle de l'*Athénée louisianais* est toujours une véritable fête littéraire pour l'élite franco-louisianaise de la Nouvelle-Orléans, pour ceux et pour celles qui aiment, avec une excellente musique, cette délicieuse et incomparable langue française à laquelle tant d'écrivains, d'auteurs et de poètes ont donné la clarté, l'éclat, l'harmonie et la suprématie d'une langue éternelle. Quoiqu'il arrive on puisse arriver, le français ne mourra pas plus que la langue d'Homère ou que la langue de Virgile. Jamais verbe n'est son supérieur dans le monde et dans les temps.

Et l'*Abeille* française par le cœur et par la langue, disait à ce propos :

"Comme cela arrive ordinairement ici, quand il s'agit d'un concours intellectuel ou artistique, c'est une dame, une demoiselle qui a obtenu la médaille d'honneur."

La lauréate, en effet, est mademoiselle Justina Laffite.

XIII

Comme l'*Athénée louisianais* est composé d'hommes,—d'hommes lettrés, amis de la langue française et bravement groupés pour la défense et la propagation de la langue qui fut celle de la Louisiane—nous aurions mauvaise grâce à infériorisier les hommes.

Après tout, excel'ent juge lui-même, trop supérieur à ceux qui pensent peu et qui volent mal pour ne pas voir ce qui est, l'*Athénée louisianais* nous fera peut être l'honneur de penser que nous ne nous trompons pas.

Puis, s'il nous arrive parfois, innocemment du reste, de railler le sexe laid auquel nous appartenons, nous n'entendons point dire que tous les hommes soient vilains et méchants. Il y a des exceptions à la règle, et comme chacun s'excepte volontiers de la règle, il en résulte naturellement que tout est bien.

Mais la femme, en Louisiane, comme intelligence, comme sentiment, comme dignité et comme devoir, est incontestablement supérieure à l'homme, et vous trouvez dans la Louisianaise de toutes les classes une distinction native que vous ne trouvez pas chez tous les Louisianais. Et ou sont les Louisianais d'antan, mon vieux Placide?

Assurément, à notre heure d'anglo-saxonnisme triomphant, de polyglottisme sans langue et de Louisiane qui ne se rappelle plus son nom et ses origines, l'homme a des quatités réelles, positives et fortes. Les préjugés ne sont pas sa faiblesse, et si l'on ne sait pas bien exactement ce qu'il est comme race, puisqu'il est en train de faire une Louisiane nouvelle dans le creuset et dans la fusion des éléments nouveaux et disparates, et que son nom change d'orthographe et de prononciation dans la langue du progrès, on voit bien qu'il est actif et énergique, qu'il s'agite et s'évertue, qu'il travaille dans tout le positivisme de l'homme d'affaires qui connait la valeur du temps et des chiffres et qui n'a pas encore un grand souci de l'art et le besoin absolu de sentiment, de littérature et de poésie. La banque fait respectueusement honneur au chèque sans style et sans orthographe, mais précédé d'un sérieux dépôt et d'un honnête capital. Tout capital est honnête.

Notre homme donc rêve peu et rime rarement. Il n'écrit guère et ne lit que les choses nécessaires au monde où l'on trafique. Car il trafique, achetant, vendant, échangeant et commerçant. Et n'est-ce pas une science? Puis, il peut être avocat, homme politique et politicien. La politique, désormais une profession, est un métier qui donne parfois des bénéfices et qui *paie*, pour employer l'expression anglaise. Avec cela, si beaucoup d'entre nous chiquent, par crainte du scorbut peut-être ou par absence de préjugés, il faut penser que les gouvernements modernes vivent de l'usage du tabac; et si nous ne redoutons pas les liqueurs fortes qui donnent du ton et qui conviennent à la politique et à l'éloquence, c'est qu'il faut combattre victorieusement les microbes.

Ainsi, tout bien considéré et toute justice rendue, l'homme utile n'a guère le loisir de l'art, le luxe de la poésie et le sentiment du beau à son degré supérieur. Ses goûts, sauf exceptions, ne le portent point vers l'idéal. Deux et deux font quatre, parfois cinq en matière de trafic et quand on règle avec son débiteur.

XIV

Mais il n'en est pas tout-à-fait ainsi de la femme, soit ici soit ailleurs.

Mieux douée ou autrement douée, certainement plus distinguée, incapable de vivre dans un monde inférieur où le sentiment du beau n'existe pas, où le sens moral se connait peu, où l'utile justifie tout, la femme dépasse l'homme et l'infériorise par son intelligence, son esprit et son cœur. Elle a dix fois plus que lui le goût et le besoin de ce qui est noble, élevé et généreux. Sa conscience du devoir, avec le courage de le remplir, si souvent et si durement mise à l'épreuve pour la Louisianaise pendant ces trente dernières années, s'est affirmée dans un travail aussi modeste qu'héroïque. Si le Louisianais a pu faiblir, la Louisianaise n'a pas faibli. Disons même, puisque nous sommes en train de dire ce que nous pensons, que c'est elle, intellectuellement et moralement, par sa foi et sa croyance, par sa pensée et son travail, soit dans la grande ville où la souffrance est fière, soit dans les campagnes où les ménagères ne craignent pas de se brunir le teint au soleil, mais partout où la famille impose ses devoirs sacrés, qui a tenu la Louisiane debout. Et si le Louisianais que nous avons connu devient rare ou tout autre, la Louisianaise, pour n'avoir plus le grand luxe et l'éclat d'autrefois, se trouve aisément dans toute la Louisiane d'aujourd'hui, aussi bien à la Nouvelle-Orléans que dans les campagnes. Si elle a dû apprendre l'anglais du diable, elle n'a point oublié le français.

Et c'est elle qui a conservé, qui conserve ici les traditions artistiques et littéraires, le goût pour la musique et l'amour pour ce qui est élevé, pour ce qui est beau et pour toutes les choses de l'esprit. Elle est la Vestale de l'esprit, mon cher conseil, quand nous ne sommes, nous, que les *peintureurs* ou les barbouilleurs du journalisme.

Oui, il y a encore à la Nouvelle-Orléans qui fut française, dignes du premier rang ou du second rang, des femmes artistes, des femmes de lettres, des femmes auteurs, des femmes poètes d'une rare distinction, des femmes qui savent notre langue mieux que nous et qui l'écrivent avec une élégance inconnue à l'homme, des femmes précieuses dans la science et dans l'enseignement, des femmes qui peut-être même possèdent la science, la philosophie et le génie d'Hypathie, cette dernière parole de Platon.

Si l'homme ne lit pas, bien que fort sur la tenue des livres, la femme lit et sait lire.

Et si la Nouvelle-Orléans, qui tend à devenir un gros ballot de marchandises sur lequel on fait des chiffres et de la politique, qui a oublié les Ronquette, les Dimitry, les Gayarré, les Mercier, les Canonge, les Lanusse, les Séjour et tant d'autres, était juste et ne perdait pas le souvenir de son histoire, elle rendrait certainement bonne justice à l'*Athénée louisianais* et honorerait comme il convient ceux et celles qu'il importe d'honorer en pays de civilisation.

Mais ne nous étonnons pas que ce soit encore une femme ou plutôt une jeune fille qui soit la lauréate de l'*Athénée louisianais*.

XV

N'ayant point entendu la lecture du manuscrit de la lauréate, car nous vivons dans la solitude des ours, nous n'en parlerons pas, au moins pour le moment.

Mais nous parlerons du sujet du concours, qui n'était certainement pas un sujet bien facile et devant lequel il ne faille pas *reculer épouvanté*, selon l'expression du poète ou de Téramène.

L'influence de Napoléon sur les destinées de la France!

Ce Napoléon n'a-t-il eu d'influence que sur les destinées de la France, et n'en aurait-il point eu sur les destinées de la Louisiane elle-même?

Mais ce Napoléon, dont la légende est immense encore et universelle, ce Napoléon colossal qui eut un nevou du nom de Napoléon III, a tenté bien des auteurs, bien des historiens et bien des poètes. Il fut le héros de l'historien Thiers; il déplut à Chateaubriand; il étonna Lamartine; il inspira de magnifiques strophes à Victor Hugo; il charma Béranger qui *chanta sa gloire* aux paysans qui vivaient alors sous le *chaume*, et Barbier trouva que c'était un *Corse à cheveux plats* ayant fait une France très belle au soleil de Messidor.

Maintenant que le héros qui tua et fit tuer tant d'hommes repose sous le dôme d'or des Invalides dans l'éternité de la mort, peut-il être mesuré à sa mesure, et s'il était jugé comme il doit l'être, selon la justice que les hommes ne possèdent pas, quelle serait sa véritable grandeur?

Nous ne savons pas

Nous savons seulement qu'il est colossal encore, ayant été le premier et le dernier de sa race.

La France, il est vrai, s'incarna un instant en lui, et c'est peut-être le secret de sa grandeur. Qu'aurait-il fait sans la France, et si l'on demandait ce qu'il a fait de la France, que pourrait-on répondre affirmativement, surtout de la trouée des Vosges?

Mais laissons ce Napoléon-là. Ce n'est point notre sujet, puisque nous causons tout simplement, sans prétention d'historien, un peu à tort et à travers, même beaucoup, et sur le *féminisme* ou sur la femme. Seulement, en passant soit dit, l'on a eu tort, dans un des chapitres précédents, de nous faire écrire *femina curiositas* pour *feminea curiositas*. On croirait que nous savons mal le latin. Ce qui est vrai, du reste.

Mais Napoléon lui-même, tout grand et tout héros qu'il fut, a-t-il ignoré la femme et l'a-t-il bien comprise et convenablement traitée?

Cela fait partie de notre sujet et ne sort pas de notre cadre.

On aime, du reste, à voir Hercule aux pieds d'Omphale.

Voyons plutôt.

XVI

Lamartire, le poète des femmes bien plus que J. B. Legouvé, a dit de Napoléon :

"Rien d'humain ne battait sous son épaisse [armure"

Si cela est vrai, Napoléon n'a pas dû aimer la femme, et, s'il l'a aimée, c'est singulièrement et peu dignement. C'est par le cœur qu'on aime, le reste n'est rien sans le cœur.

Napoléon s'est pourtant marié deux fois, et sa première femme fut douce et tendre, sans volonté contre le maître, belle aussi. Son divorce et ses larmes l'ont rendue touchante. Il faut croire qu'elle a été calomniée. Quant à la seconde, nous ne la calomnions pas en répétant qu'elle fut hautaine comme une archiduchesse d'Autriche, mais belle d'une beauté forte et germaine. Elle portait deux jolis noms, Marie et Louise. Napoléon l'aima t-il? Comme il pouvait aimer sans doute et assez pour avoir un fils qui ne fut pas son héritier. Par contre, fut il aimé par Marie-Louise? Il est peut être permis d'en douter, et Napoléon lui-même regretta plus son trône que sa femme, qui se soucia peu de le suivre à Ste-Hélène pour adoucir les douleurs de son exil.

Napoléon aima brutalement la femme ou les femmes, en soldat qui croit à la force et qui prend. Il avait trop d'ambition et trop d'égoïsme pour aimer. Les sentiments tendres ne furent pas les siens, et il ne tenait pas même à conquérir cette demi-vaincue qui était reine par le talent et par l'esprit, Madame de Staël.

Un jour qu'une grande dame, suspendue à son bras, ayant peut-être l'ambition de se suspendre à son cœur, celle assurément de se suspendre à son nom, lui demandait avec un de ces sourires que les femmes seules possèdent, quelle était la femme qu'il préférait, il répondit grossièrement: "Celle qui fait le plus d'enfants.

La dame n'avait pas d'enfants, et il fallait des soldats à Napoléon.

Pauvre Mademoiselle Georges, la grande comédienne, belle alors et pas énorme!

Comme, dans un de ces jours de sensibilité où la reconnaissance est un devoir, elle demandait, dit-on, à l'homme des batailles son portrait pour souvenir, l'empereur tira de sa poche une pièce de cinq francs frappée à son effigie et l'a lui donna.—Galanterie douteuse et peu française.

Mais si les femmes, malgré sa grandeur, sa gloire et la puissance de son génie militaire et sanglant, n'avaient point aimé Napoléon, le grand chevancheur de batailles et le glorieux pourvoyeur de la mort, il ne faudrait pas s'en étonner beaucoup et trouver que les femmes n'ont point le sentiment de la beauté. Si Madame de Staël n'attaqua Napoléon que par dépit ou par orgueil humilié, étant du reste plus masculine que femme, les autres, les mères, les épouses et les sœurs ont dû voir en lui l'homme qui tuait et qui faisait tuer. Il fut une divinité terrible pour la femme. Que de veuves, d'orphelines et de victimes il fit! Et comme il aima peu!

Quand il perdit sa dernière et suprême bataille par le fait d'un Anglais sans génie et d'un Prussien sans nom, quand il tomba de son prodigieux trône d'empereur d'un jour, la France, la grande France, plus que décimée par sa gloire, n'avait plus que des invalides, des vieillards et des enfants, et la paysanne labourait la terre à laquelle l'homme manquait.

Mais la femme était là, Gauloise immortelle et âme à jamais vivante de la patrie.

J. GENTIL.

LES CLOWNS CÉLEBRES.

La représentation donnée, à Paris récemment, au profit de Foottit, le clown original et désopilant que tout le monde a applaudi, remet en mémoire quelques noms des plus célèbres clowns de ce siècle.

C'est l'Angleterre et l'Amérique qui détiennent le record de la "clownerie." Clown, en anglais, veut dire paysan, rustaud, gros farceur.

Si le hasard a fait naître le clown le continent français, il s'empresse de prendre un nom anglo-saxon et de parler la langue de Shakespeare....

Parmi les plus fameux clowns, il faut citer Astley, Kennebel, Simpson, Tony Grice, Chadwick, Joe Bib, les deux frères Lockart, Fox, Bosvel qui périt d'une façon si tragique, Ireland, Bily-Hayden qui, le premier, eut l'idée de s'enfariner le visage comme Pierrot, sans oublier le célèbre Joe Grimaldi qui était attaché jadis à Covent-Garden, à Londres.

Plus récemment, on peut signaler comme des célébrités dans le genre les Hanlon Lee, ces "artistes" stupéfiants que l'on a vus à la Nlle-Orléans il y a bien des années. Les Hanlon Lee étaient six frères; l'un d'eux, Thomas, fit une chute épouvantable, se fendit le crâne et devint fou. Un de leues camardes, Agoust, qui faisait partie de la troupe, est aujourd'hui régisseur à l'Olympia de Londres. Qui ne se rappelle leur pantomime effarante, *Do mi sol do*.

L'Espagne a eu son clown célèbre, c'était Medrano, aujourd'hui régisseur au Nouveau-Cirque. Quant à la France, elle en a produit deux qui se sont fait une universelle réputation: Mazurier, qui créa à Paris le rôle de Jocko ou le Singe d'Amérique, et Auriol, mort en 1881, à un âge avancé, après avoir créé la roue, un exercice d'une extrême audace.

Un bon clown gagne à Paris de 1,000 à 2,000 francs par mois; en Angleterre et en Amérique, il en touche le double et parfois le triple.

Mort tragique de l'un d'eux.

Boswell s'était follement épris d'une jeune et jolie écuyère qui, comme lui, était engagé dans le même cirque.

Le clown ne lui avait jamais adressé la parole si ce n'est pendant les représentations, quand elle faisait le tour de la piste, pour laisser souffler son cheval. Boswell lui débitait alors des calembredaines qui faisaient tordre le public, mais l'écuyère semblait ne prêter qu'une médiocre attention à ses burlesques propos et à ses déclarations enflammées.

Desespéré par cette froideur et comprenant qu'il ne réussirait pas à émouvoir le cœur de la belle, le malheureux bouffon essaya un jour de s'étouffer en s'enfonçant la tête dans le sable de la piste.

Toute la salle s'esclaffait de rire. On croyait à une nouvelle charge du clown, et l'écuyère elle-même, qui tournait autour de lui, jetait un regard distrait sur cette scène.

Il fallut pourtant se rendre à la réalité quand on vit le clown s'abattre lourdement sur le sol, évanoui.

On l'emporta dans sa loge, mais à peine eut-il recouvré ses sens qu'il s'empara d'un pistolet et se fit sauter la cervelle.

PENSEES.

Peut-être l'aut-il avoir senti l'amour pour bien connaître l'amitié.

Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit; il n'y en a point pour le cœur.

CHAMFORT.

L'amour est l'histoire de la vie des femmes; c'est une épisode dans celle des hommes.

MADAME DE STAEL.

CAUSERIE.

Dans une de ses récentes causeries, M. Jules Claretie, parlant de l'incident motivé par la première représentation de la *Meute*, s'exprime ainsi :

Lamartine, n'admettait même pas que le crayon du caricaturiste touchât à son visage. Il refusait obstinément, alors que le consentement du *portrait*uré était nécessaire pour publier un portrait-charge, les autorisations demandées. La raison invoquée était digne de lui: "Dieu ne m'a pas donné un visage pour que je le laisse déformer par la caricature!"

Frédérick Lemaître avait plus d'esprit lorsqu'il se résignait à se laisser caricaturer par André Gill dans un journal illustré, la *Lune*, et laissait deviner pourtant la mélancolie que lui causaient les plaisanteries de l'artiste, pétrissant ses traits, comme font les enfants de ces visages de caoutchouc qu'ils allongent tour à tour ou rendent bouffis, grotesques et grimaçants, sous leurs doigts:

—*Lune*, écrivait le comédien en autorisant la publication de sa caricature, *Lune* fais la charge des jeunes: le temps se plait à faire celle des vieux!

On a toujours meilleure grâce à accepter les nécessités et même les iniquités de la polémique, de la satire écrite ou crayonnée, et du pamphlet. Dans un mélodrame joué jadis à l'Ambigu-Comique, *Un drame de famille*, le public fut tout à coup très surpris de voir arriver, représenté par l'acteur Paulin Ménier, un jeune poète romantique, débitant des vers excessifs et démolissant Racine en un langage violemment coloré.

Tout le monde se dit dans la salle:

—Mais c'est Vacquerie!

Auguste Vacquerie était alors à l'avant-garde de l'école romantique, et les auteurs d'*Un drame de famille* appartenaient à l'école classique. On se tourna vers Vacquerie pour voir s'il ressemblait vraiment à M. Paulin Ménier ou si M. Paulin Ménier avait pris la peine de se faire, comme on dit, devant sa glace *la tête* d'Auguste Vacquerie.

L'auteur de *Tragaldabas* souriait dans sa stalle d'orchestre et s'amusait des drôleries que débitait, sur le théâtre, le poète qui avait la prétention de le représenter.

Et, au lieu de se révolter et de répliquer par des témoins, Auguste Vacquerie, dont la plume avait une épée, se vengea le plus allègrement du monde. Il écrivait alors le feuilleton dramatique du journal de Victor Hugo, l'*Evènement*. En rendant compte du drame de l'Ambigu, au lieu d'intituler son feuilleton: *Un Drame de famille*, il lui donna très bravement ce titre:

"AMBIGU-COMIQUE: *Auguste Vacquerie*, drame en cinq actes."

J'ai parlé de cet étincelant feuilleton au lendemain de la mort de Vacquerie. Il faudrait relire cette maîtresse page, plus durable que le procès-verbal d'une rencontre. Jamais riposte ne fut plus triomphante.

"Je m'ennuyais profondément, écrivait Auguste Vacquerie, et le mélodrame me paraissait fort médiocre lorsque, tout à coup, l'apparition d'Auguste Vacquerie m'a vivement intéressé."

Et, durant tout le feuilleton, d'une belle humeur agressive, Vacquerie racontait les faits et gestes du Vacquerie d'*Un drame de famille*. "Auguste Vacquerie fait ceci, Auguste Vacquerie fait cela.... Le troisième acte est parfaitement vide: Auguste Vacquerie n'y paraît pas...."

On s'imagine que le feuilletoniste eut facilement les rieurs de son côté. C'est un modèle à prendre. Exemple malaisé à suivre, du reste. La plume d'Auguste Vacquerie n'est pas maniable aux doigts de tout le monde. Et puis on peut garder de la gaieté et, dans son ironie, cette bonne humeur encore dont pétille tout le compte rendu de cette pièce, *Auguste Vacquerie*, quand l'amour-propre seul est en jeu, lorsqu'on est seulement attaqué dans un prétendu ridicule et non dans son honneur. J'ai vu, en chair et en os, Jules Janin et Alexandre Dumas père dans une vieille revue des Variétés, et notre ami M. Sarcey est habitué aux plaisanteries *aruncularies* dont il s'amuse tout le premier. Je regretterai toujours, pour ma part, de n'avoir pas eu le plaisir d'aller me voir, représenté en personne, dans une aristophanade qui voulait être vengeresse et que M. Jean Aicard donna au Théâtre-Libre, sous ce titre: *Dans le Guignol*. Quand il ne s'agit que de vos tics ou de votre pantalon gris, la satire paraît assez bénigne et même vous amuse. Mais il y a, au théâtre, un tel grossissement de toutes choses que l'injure, s'il y a injure, y devient comme mortelle, étant éclatante et publique. Le moindre mot y semble prendre la valeur d'une insulte reçue face à face. De là les colères d'un Veuillot contre un Augier, les révoltes d'un Mirès contre un Dumas, l'auteur de la *Question d'argent* n'ayant voulu absolument peindre qu'un type cependant et non un portrait.

JULES CLARETIE.

LES PETITES CURIOSITÉS.

DURÉE DE L'EXISTENCE CHEZ LES ANIMAUX.

Quelle est la durée normale de l'existence chez les animaux? On se trouve placé scientifiquement, sur ce sujet, entre l'observation mal faite et la légende. Il faut donc nous en tenir à des à-peu-près, et voici comment le *Journal d'hygiène* en résume l'état, d'une façon certainement instructive:

On dit que le corbeau prolonge son existence jusqu'à 50 ans et plus. L'ours et le loup ne vivent guère plus de 20 ans: on a rarement vu, paraît-il, le loup, le vrai loup, passer cet âge: c'est là une indication précieuse. Le renard est usé entre 10 et 14 ans. Les lions n'en finissent pas de vivre; on en a vu un au Jardin zoologique de Londres atteindre 60 ans, malgré la curiosité indiscrète des visiteurs, la viande de qualité secondaire dont on le nourrissait, et l'abus des pains de seigle dont ses admirateurs bombardaient sa geôle.

Pauvre lion!

Les écureuils et les lièvres vivent 8 ans. On affirme que des éléphants ont atteint 400 ans. Quand Alexandre le Grand eut vaincu Porus, il consacra au soleil un de ces animaux qui avait courageusement combattu et lui donna le nom d'Ajax. Il le rendit à la liberté après l'avoir pourvu d'une marque distinctive. Or, 350 ans après, on retrouva l'animal.

Ou, du moins, on crut l'avoir retrouvé.

Les rhinocéros ne vivent que 22 ans: le faisan et la poule ne dépassent pas 12 ans; la baleine vit 1,000 ans: les dauphins et les espadons 30 ans: les cochons de 8 à 10 ans. Les perroquets arrivent à un âge assez avancé: à Florence on a vu un de ces oiseaux de plus de 110 ans et qui était dans la même famille depuis trois générations. La chèvre et la brebis ne dépassent pas 15 ans; les pélicans vivent jusqu'à 100 ans. Les bœufs qui échappent à la boucherie ont bien de la peine à atteindre 35 ans. Le cheval ne dépasse pas 35 ans; l'âne ne va pas plus loin. Un chien de 20 à 25 ans est assez rare. Le chat va jusqu'à 15 ans. A Vienne, il est mort un aigle de 103 ans. Le chardonneret et le moineau peuvent atteindre 25 ans.

L'ESPRIT D'AUTREFOIS.

Le philosophe Cléanthe fut cité devant l'aréopage pour rendre compte de ses moyens d'existence. Dès qu'il parut, les juges lui demandèrent, d'un ton sévère, quel métier, quel travail le nourrissait. Cléanthe, à ces mots, présenta aux juges un jardinier et une vieille boulangère, en enjoignant à ceux-ci de répondre pour lui. La jardinier attesta que toutes les nuits Cléanthe lui puisait de l'eau, et la boulangère déclara qu'au sortir de chez le jardinier, il venait pétrir pour elle. Cette justification remplit toute l'assemblée d'estime et d'admiration pour Cléanthe, et les juges, frappés de cette grandeur d'âme, lui offrirent des présents considérables. Il les refusa en disant:

—Vous voyez que j'ai un trésor dans mon travail.

Mlle HENRIETTE COUEDON

On continue à s'occuper du cas de Mlle Henriette Couédon, la "voyante" de Paris, celle qui se dit elle-même "l'inspirée de l'ange Gabriel".

Nous donnons son portrait à titre de curiosité.

Mlle Henriette Couédon est âgée de vingt-quatre ans. Elle habite chez ses parents. Son père est un ancien maître-clerc d'avoué.

Grande est la foule des curieux qui vont la visiter et entendre ses prédictions.

Les médecins ont été admis à la visiter et leur jugement a été généralement sévère, presque tous sont d'avis que Mlle Couédon joue la comédie.

Naturellement, elle répond en déclarant qu'elle est sincère, que ses prophéties lui sont dictées par un esprit surnaturel, qu'elle est "possédée de l'ange Gabriel".

Quoi qu'il en soit, l'*Abeille* a cru intéressant de faire connaitre la "voyante" à ses lecteurs.

MONOLOGUE.

Le Printemps Triste.

Aux premières blancheurs d'avril, quand les ra-
[mures
Bercent leur neige en fleur au fil de l'eau qui
[dort,
Quand, au fond des grands bois pleins d'ombre
[et d'murmures
Les sources chantent clair comme des flûtes d'or

Quand tout vibre en palpite au creux des bran-
[ches vertes
Et qu'on voit s'en aller dans le frais demi-jour
Les heureux de vingt ans par les forêts couver-
[tes
Oh! comme je les plains ceux qui souffrent d'a-
[mour

Pour eux, tout est mort, froid, triste et solitaire
Le soir qui tombe au jour qui se lève est pareil
Le soleil et les fleurs ont beau dire et beau faire
Ils ont droit de nier les fleurs et le soleil

Car ce n'est pas pour eux qu'embaument sous
[les haies,
Les narcisses d'or frêle et les fins muguets
[blancs,
Et leur pauvre âme est sourde aux chants des
[brises gaies
Qui passent dans l'air bleu plein de parfums
[troublants.

Qu'importe que la terre ait mis sa robe neuve,
Et qu'est-ce que cela leur fait que tout soit vert?
La vallée a, pour eux, des toilettes de veuve,
Et l'avril leur paraît plus triste que l'hiver.

Les oiseaux leur font mal à rire ainsi, dans l'om-
[bre,
Car c'est à deux qu'il faut écouter les oiseaux,
Et le plus clair ruisseau se trouble et semble
[sombre
S'il n'a double visage à mirer dans ses eaux

Pauvres déshérités! Dans les forêts prochaines
On chante la douceur des mystiques du soir,
Qu'importe que la mousse abonde au pied des
[chênes
Personne, à leur côté, ne doit venir s'asseoir!

Et, tandis qu'ils s'en vont, sous ses branches
[fleuries
Par les sentiers déserts et les coins isolés,
Les cloches, aux vieux dieux, mêlant leurs sonneries,
Tintent pour eux le glas des beaux jours envolés.

Des jours où ces chemins qu'avril baigne et dé-
[core
Avaient aussi pour eux des airs de paradis,
Sous les bons peupliers où l'on jurait encore
Les chiffres enlacés qu'ils gravèrent jadis

Et seuls, par les sentiers de taillis en clairières
Egarés dans leur rêve, ils s'en vont, pas à pas,
Cherchant dans les parfums, les chants et les
[lumières,
Comme un printemps perdu qu'ils ne retrouvent
[pas!

Encore un de la grande armée.

Un des survivants de la grande armée, Joseph Rose, qui fut le héros du banquet des Crimées, donné à Paris, il y a quelques années, vient de mourir, à Aubigny, âgé de cent deux ans.

A ce propos, voici longtemps qu'on annonce la mort du "dernier des soldats de Napoléon," et néanmoins, après celui-là, il s'en trouve toujours un autre!

En réalité, au commencement de 1895, ces vieux braves étaient encore huit, et voici leurs noms:

Jean-Jacques Sabatier, né le 25 avril 1792, mort à Vernoux [Ardèche], le 10 janvier 1895.

Jean-François Mignot, devenu sur ses vieux jours bûcheron au bois des Coudrettes, en pleine forêt d'Argonne. Il est mort le 5 février dernier.

Sébastien Brouant, né à Lêne, en Lorraine, le 31 mars 1796, et habitant en dernier lieu Leny, canton de Daline.

Jean Rousset, né à Arthun, canton de Boën-sur-Lignon, le 13 avril 1794. Décédé le 6 mars 1895, à Feurs, [Loire].

Jean Berthier, mort le 8 février 1895 à Lassouts, près d'Espalion. Il avait juste quatre-vingt-quinze ans et possédait neuf enfants, dont l'aîné est septuagénaire.

Joseph Rose, qui vient de mourir et qui était né le 22 avril 1794.

Vanoye, né à Armentieres le 18 décembre 1792 et habitant Chaponost, près Lyon, où il "culotte encore des pipes". C'est lui qui, le 14 mai 1895, répondit à un journaliste, lequel l'obsédait probablement en le questionnant trop sur Napoléon:

L'empereur!.... Ah! oui!.... on en parlait souvent..... mais pas autant que de la France!!

Et enfin Victor Baillot, né le 22 avril 1792 et qui a cent quatre ans passés. Victor Baillot habite le petit village de Carisey, dans l'Yonne. Après Waterloo, il avait été réformé comme phtisique au dernier degré, et faisait partie d'une famille de huit enfants, parmi lesquels il semblait le moins solide de tous.

Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur le 28 février dernier. M. Félix Faure lui a attaché lui-même le ruban sur la poitrine à la gare de La Roche. Un de ses petits-neveux y avait amené le vaillant centenaire qui, dans son trouble, n'a pu balbutier que quelques paroles incompréhensibles et s'est obstiné à appeler le président de la république simplement: "Monsieur".

Cette fois encore ce n'est donc pas le dernier, ni même l'avant-dernier qui vient de partir, puisque Sébastien Brouant, Vanoye et Victor Baillot vivent encore.

Les débris de vieux souliers.

Que deviennent les vieux souliers, lorsqu'après avoir passé de pied en pied, ils terminent au sein des choses innommables, leur laborieuse et kilométrique carrière? L'industrie moderne ne pouvait laisser de côté un si important déchet. En Amérique on découd les vieux souliers, on les manipule, on les met en pâte, on en fait du cuir artificiel, rappelant vaguement le cuir de Cordoue. Un peu de gaufrage, beaucoup de bon marché et voilà le vieux soulier rentré dans les usages de la vie. En France, d'après ce que nous apprend l'*Ingénieur civil*, on se contente, paraît-il, de recouvrir avec cet enduit les malles et les sacs de voyage. Une autre industrie, assez prospère, consiste en la transformation des vieux souliers en souliers neufs. C'est la principale occupation à laquelle se livrent les militaires, internés à la prison de Montpellier. Le plus grand nombre des vieux souliers est fourni par l'Espagne. On les découd et on arrache tous les clous, puis les morceaux sont mis à tremper dans l'eau pour les assouplir un peu, et on y mêle à l'emporte pièce des semelles de cuir, de caoutchouc ou de fibre. Les semelles est également découpée de la sorte. Les plus petits morceaux sont employés pour faire des talons Louis XV, qui furent à la mode il y a quelques années. Les moreaux un peu plus grands et surtout les morceaux de bottes forment les semelles de souliers de bébés. Quant aux clous, avec un aimant on sépare ceux de fer de ceux de cuivre et ces derniers se vendent un prix encore assez élevé. Les dernières rognures, les débris qu'on balaye ne sont pas encore transformés en cuir de Cordoue, mais ils forment un engrais très recherché par certains agriculteurs.

---

messe?.... Oh! c'est raisonnable, cette fois, tu peux me l'accorder. Dis, veux-tu?

—Allons, voyons.

Ce "voyons" fut tout ce qu'il put achever d'une haleine; l'oppression montait.

—Te souviens-tu, reprit la jeune femme, des bouquets de roses blanches que nous cueillions autrefois dans ta serre?

Il fit un geste affirmatif.

—Veux-tu, le jour de ton mariage, m'en envoyer un?.... Pourquoi me regardes-tu ainsi? Oui, je ne veux que ça.... et puis les plantes de ta serre. Ce sera ton dernier souvenir. Oh! mais, après la cérémonie, je sais que le bal aura lieu chez toi.... Dis, tu me promets?

—Si ça te fait plaisir, ma petite Mariette.

—Toutes les plantes, si tu veux. Tu me le promets?....

—Mais quelle enfant tu fais. Pourquoi ce caprice?

Elle releva ses paupières grosses de larmes, ne répondant rien; mais ce regard était si crève-cœur qu'il se sentit tout ému. Il fit un effort pour faire croire à l'énergie de son cœur, et, prenant une intonation brusque:

—Allons, oui, Follette, je te les ferai porter chez toi, toutes, avec le bouquet.

Ils marchèrent encore quelques instants côte à côte, lui pressant le pas; il avait hâte de sortir de la pénombre, d'arriver dans la lumière. Là, devant les passants, ils se diraient adieu avec un serrement de main. Mais elle le pressentit, et, avec chatterie, approchant sa tête de ses lèvres:

—Va, Jacques, embrasse-moi encore.... Le dernier!

Il prit son front et, sans une parole, la bouche sèche, le cœur à la gorge, il posa ses lèvres sur les siennes en lui serrant les deux mains.... Puis guettant un tramway qui venait, il sauta sur la plate-forme, fit un dernier signe de la main, des yeux et de la tête et pénétra dans l'intérieur.

II

Il était onze heures et demie du soir. Le bal, dans tout son éclat, avait vraiment un coup d'œil féerique. On avait placé l'orchestre au fond de la serre attenante au grand salon, et la musique y pénétrait avec des bouffées de parfums par ondes amorties et tamisées à travers l'atmosphère des fleurs exotiques. La lente et molle cadence de la valse arrivait ainsi légère et douce enlevant voluptueusement les enlacements des couples.

A chaque instant, dans l'éblouissement cru de la lumière, dans le froissement et l'ondoiement des étoffes, scintillaient, furtives, les chairs fermes et rosées des épaules nues des jeunes femmes. Le plaisir mettait de la clarté sur toutes les physionomies, perlait le rire, diamantait les yeux, gagnait l'âme d'enthousiasme.

Au milieu de cette société élégante, Gabrielle et Jacques, les deux nouveaux épousés, dansaient leur dernière valse.

Ils dansaient: elle, abandonnée, émue, inconsciente de la fatigue. Oh! qu'importait la lassitude! Elle sentait seulement sous l'étreinte les battements rapides que son cœur frappait à sa poitrine, et, souple, légère, perdue, elle se laissait aller, posant sur le regard de son mari ses grands yeux aimantés où se teintaient toutes les nuances de son cœur.

Lui, sur ses yeux émus, onctueux de tendresse, fixait son âme ardente, passionnée. Et tous deux laissaient leurs corps se bercer machinalement à la cadence de la valse, et dans ce bercement, semblant comme enivrés ils restaient muets, béats, indifférents à la foule, isolés.... heureux!

Après les dernières mesures de l'orchestre, les deux amoureux s'étaient éclipsés. Ils se reposaient maintenant dans la serre, mais bien au fond, dans une cachette ombreuse connue de Jacques seul. Aux abords, on entendait des chuchotements coupés de bruits de baisers. C'est que là, loin de tous, dans l'abandon de l'intimité, ils se perdaient délicieusement dans la rêverie.

Cependant, il fallait partir. Ils feignaient un voyage de noce, et, d'un moment à l'autre, les invités pouvaient surprendre leur voiture, en station sous la marquise. Et puis, là-bas, dans les environs de Paris, il y avait un délicieux petit nid tout prêt.

Cette vision lui traversa le cœur; peut-être bien lui grisa-t-elle un